Dépasser la mort : l'agir de la littérature

MYRIAM WATTHEE-DELMOTTE

DIRECTRICE DE RECHERCHES DU FNRS – PROFESSEUR À L'UCL

COLLÈGE BELGIQUE, NAMUR, 28.11.2017

YUN SUN LIMET

JOSEPH

récit

LITTÉRATURE
ÉDITIONS DE LA DIFFÉRENCE

MARC DUGARDIN

LETTRE EN ABYME

Préface de

JACQUES ANCET

ROUGERIE

Comment la littérature est-elle un rite ?

- La mise en œuvre d'un code symbolique commun

- L'identité crée du rite
- Le rite crée de l'identité

- Les rites de mort, une spécificité anthropologique

- **Typologie des textes de deuil :**

	Texte centré sur l'endeuillé	Texte centré sur le mort		
	pathétique			contrôle de l'émotion
moment de la mort	Texte non publié, écriture par fragments	(+) oraison et éloge funèbres	(-) charge	consolation
après la mort	élégie			Tombeau littéraire
	deuil impossible	deuil à faire	deuil fait	

Le deuil impossible : fragments non édités

malade au
printemps
mort en automne
----- c'est le soleil
--
___
la vague
idée la toux
(feuillet 3)

Il *effet général*
(il doit)
Est-il mort ? (c. à.
d. frappé à mort)
(non)
et revient-il déjà
(dans l'espace du
doit mourir)
du futur terrible
qui l'attend ?
(feuillet 69)

tu peux,
avec tes petites
mains, m'entraîner
dans ta tombe – tu
en as le droit –
(feuillet 39)

plus de vie pour
moi
et je me sens
couché en la tombe
à côté de toi
(feuillet 79)

Mallarmé, *Pour un Tombeau d'Anatole*

Le deuil impossible : l’élégie

Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : " Nulle part le bonheur ne m'attend. "
Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé !

Alfonse de Lamartine, « L'isolement », *Méditations poétiques*

Le deuil à faire : l’éloge funèbre

Il est nécessaire peut-être, dans une époque comme la nôtre, que de temps en temps une grande mort communique aux esprits dévorés de doute et de scepticisme un ébranlement religieux. La Providence sait ce qu'elle fait lorsqu'elle met ainsi le peuple face à face avec le mystère suprême, et quand elle lui donne à méditer la mort qui est la grande égalité et qui est aussi la grande liberté.

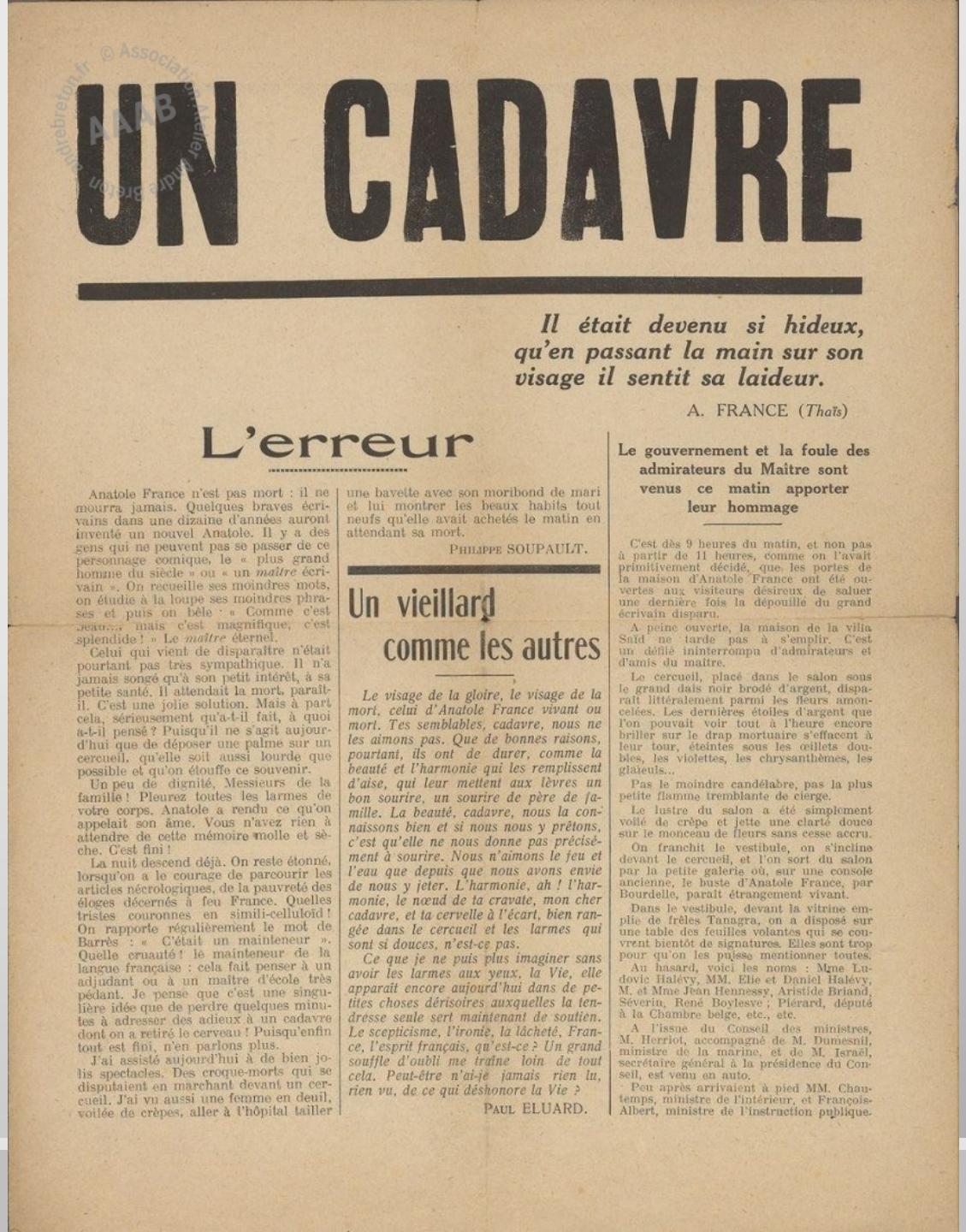
Non, ce n'est pas l'inconnu ! Non, je l'ai déjà dit dans une autre occasion douloureuse, et je ne me lasserai pas de le répéter, non, ce n'est pas la nuit, c'est la lumière ! Ce n'est pas la fin, c'est le commencement ! Ce n'est pas le néant, c'est l'éternité ! N'est-il pas vrai, vous tous qui m'écoutez ? De pareils cercueils démontrent l'immortalité ; en présence de certains morts illustres, l'on se dit qu'il est impossible que ceux qui ont été des génies pendant leur vie ne soient pas des âmes après leur mort !

Victor Hugo, *Discours des funérailles d’Honoré de Ba*lzac

Le deuil fait : la charge

Celui qui vient de disparaître n'était pourtant pas très sympathique. Il n'a jamais songé qu'à son petit intérêt, à sa petite santé. Il attendait la mort, paraît-il. C'est une jolie solution. Mais à part cela, sérieusement, qu'a-t-il fait, à quoi a-t-il pensé ? Puisqu'il ne s'agit aujourd'hui que de déposer une palme sur un cercueil, qu'elle soit aussi lourde que possible et qu'on étouffe ce souvenir.

Philippe Soupault, « L'erreur »



UN CADAVRE

Il était devenu si hideux, qu'en passant la main sur son visage il sentit sa laideur.

A. FRANCE (*Thaïs*)

L'erreur

Anatole France n'est pas mort : il ne mourra jamais. Quelques braves écrivains dans une dizaine d'années auront inventé un nouvel Anatole. Il y a des gens qui ne peuvent pas se passer de ce personnage comique, le « plus grand homme du siècle » ou « un *maître* écrivain ». On recueille ses moindres mots, on étudie à la loupe ses moindres phrases et puis on bêle : « Comme c'est beau..., mais c'est magnifique, c'est splendide ! » Le *maître* éternel.

Celui qui vient de disparaître n'était pourtant pas très sympathique. Il n'a jamais songé qu'à son petit intérêt, à sa petite santé. Il attendait la mort, paraît-il. C'est une jolie solution. Mais à part cela, sérieusement qu'a-t-il fait, à quoi a-t-il pensé ? Puisqu'il ne s'agit aujourd'hui que de déposer une palme sur un cercueil, qu'elle soit aussi lourde que possible et qu'on étouffe ce souvenir.

Un peu de dignité, Messieurs de la famille ! Pleurez toutes les larmes de votre corps. Anatole a rendu ce qu'on appelait son âme. Vous n'avez rien à attendre de cette mémoire molle et sèche. C'est fini !

La nuit descend déjà. On reste étonné, lorsqu'on a le courage de parcourir les articles nécrologiques, de la pauvreté des éloges décernés à feu France. Quelles tristes couronnes en simili-celluloïd ! On rapporte régulièrement le mot de Barrès : « C'était un mainteneur ». Quelle cruauté ! le mainteneur de la langue française : cela fait penser à un adjudant ou à un maître d'école très pédant. Je pense que c'est une singulière idée que de perdre quelques minutes à adresser des adieux à un cadavre dont on a retiré le cerveau ! Puisqu'enfin tout est fini, n'en parlons plus.

J'ai assisté aujourd'hui à de bien jolis spectacles. Des croque-morts qui se disputaient en marchant devant un cercueil. J'ai vu aussi une femme en deuil, voilée de crêpes, aller à l'hôpital tailler une bavette avec son moribond de mari et lui montrer les beaux habits tout neufs qu'elle avait achetés le matin en attendant sa mort.

PHILIPPE SOUPAULT.

Un vieillard comme les autres

Le visage de la gloire, le visage de la mort, celui d'Anatole France vivant ou mort. Tes semblables, cadavre, nous ne les aimons pas. Que de bonnes raisons, pourtant, ils ont de durer, comme la beauté et l'harmonie qui les remplissent d'aise, qui leur mettent aux lèvres un bon sourire, un sourire de père de famille. La beauté, cadavre, nous la connaissons bien et si nous nous y prêtons, c'est qu'elle ne nous donne pas précisément à sourire. Nous n'aimons le feu et l'eau que depuis que nous avons envie de nous y jeter. L'harmonie, ah ! l'harmonie, le nœud de ta cravate, mon cher cadavre, et ta cervelle à l'écart, bien rangée dans le cercueil et les larmes qui sont si douces, n'est-ce pas.

Ce que je ne puis plus imaginer sans avoir les larmes aux yeux, la Vie, elle apparaît encore aujourd'hui dans de petites choses dérisoires auxquelles la tendresse seule sert maintenant de soutien. Le scepticisme, l'ironie, la lâcheté, France, l'esprit français, qu'est-ce ? Un grand souffle d'oubli me traîne loin de tout cela. Peut-être n'ai-je jamais rien lu, rien vu, de ce qui déshonore la Vie ?

PAUL ELUARD.

Le gouvernement et la foule des admirateurs du Maître sont venus ce matin apporter leur hommage

C'est dès 9 heures du matin, et non pas à partir de 11 heures, comme on l'avait primitivement décidé, que les portes de la maison d'Anatole France ont été ouvertes aux visiteurs désireux de saluer une dernière fois la dépouille du grand écrivain disparu.

A peine ouverte, la maison de la villa Saïd ne tarde pas à s'emplir. C'est un défilé ininterrompu d'admirateurs et d'amis du maître.

Le cercueil, placé dans le salon sous le grand dais noir brodé d'argent, disparaît littéralement parmi les fleurs amoncelées. Les dernières étoiles d'argent que l'on pouvait voir tout à l'heure encore briller sur le drap mortuaire s'effacent à leur tour, éteintes sous les œillets doubles, les violettes, les chrysanthèmes, les glaïeuls...

Pas le moindre candélabre, pas la plus petite flamme tremblante de cierge.

Le lustre du salon a été simplement voilé de crêpe et jette une clarté douce sur le monceau de fleurs sans cesse accru.

On franchit le vestibule, on s'incline devant le cercueil, et l'on sort du salon par la petite galerie où, sur une console ancienne, le buste d'Anatole France, par Bourdelle, paraît étrangement vivant.

Dans le vestibule, devant la vitrine emplie de frêles Tanagra, on a disposé sur une table des feuilles volantes qui se couvrent bientôt de signatures. Elles sont trop pour qu'on les puisse mentionner toutes.

Au hasard, voici les noms : Mme Ludovic Halévy, MM. Elie et Daniel Halévy, M. et Mme Jean Hennessy, Aristide Briand, Séverin, René Boylesve ; Piérard, député à la Chambre belge, etc., etc.

A l'issue du Conseil des ministres, M. Herriot, accompagné de M. Dumesnil, ministre de la marine, et de M. Israël, secrétaire général à la présidence du Conseil, est venu en auto.

Peu après arrivaient à pied MM. Chautemps, ministre de l'intérieur, et François-Albert, ministre de l'instruction publique.

UN CADAVRE

Il ne faut plus que mort cet homme fasse de la poussière.

André BRETON *(Un Cadavre, 1924.)*

PAPOLOGIE D'ANDRÉ BRETON

G. RIBEMONT-DESSAIGNES.

AUTO-PROPHÉTIE

ANDRÉ BRETON,

MORT D'UN MONSIEUR

Jacques PREVERT.

UN CADAVRE

Il était devenu si hideux, qu'en passant la main sur son visage il sentit sa laideur.

A. FRANCE (*Thaïs*)

L'erreur

Anatole France n'est pas mort : il ne mourra jamais. Quelques braves écrivains dans une dizaine d'années auront inventé un nouvel Anatole. Il y a des gens qui ne peuvent pas se passer de ce personnage comique, le « plus grand homme du siècle » ou « un *maître* écrivain ». On recueille ses moindres mots, on étudie à la loupe ses moindres phrases et puis on bêle : « Comme c'est beau..., mais c'est magnifique, c'est splendide ! » Le *maître* éternel.

Celui qui vient de disparaître n'était pourtant pas très sympathique. Il n'a jamais songé qu'à son petit intérêt, à sa petite santé. Il attendait la mort, paraît-il. C'est une jolie solution. Mais à part cela, sérieusement qu'a-t-il fait, à quoi a-t-il pensé ? Puisqu'il ne s'agit aujourd'hui que de déposer une palme sur un cercueil, qu'elle soit aussi lourde que possible et qu'on étouffe ce souvenir.

Un peu de dignité, Messieurs de la famille ! Pleurez toutes les larmes de votre corps. Anatole a rendu ce qu'on appelait son âme. Vous n'avez rien à attendre de cette mémoire molle et sèche. C'est fini !

La nuit descend déjà. On reste étonné, lorsqu'on a le courage de parcourir les articles nécrologiques, de la pauvreté des éloges décernés à feu France. Quelles tristes couronnes en simili-celluloïd ! On rapporte régulièrement le mot de Barrès : « C'était un mainteneur ». Quelle cruauté ! le mainteneur de la langue française : cela fait penser à un adjudant ou à un maître d'école très pédant. Je pense que c'est une singulière idée que de perdre quelques minutes à adresser des adieux à un cadavre dont on a retiré le cerveau ! Puisqu'enfin tout est fini, n'en parlons plus.

J'ai assisté aujourd'hui à de bien jolis spectacles. Des croque-morts qui se disputaient en marchant devant un cercueil. J'ai vu aussi une femme en deuil, voilée de crêpes, aller à l'hôpital tailler une bavette avec son moribond de mari et lui montrer les beaux habits tout neufs qu'elle avait achetés le matin en attendant sa mort.

PHILIPPE SOUPAULT.

Un vieillard comme les autres

Le visage de la gloire, le visage de la mort, celui d'Anatole France vivant ou mort. Tes semblables, cadavre, nous ne les aimons pas. Que de bonnes raisons, pourtant, ils ont de durer, comme la beauté et l'harmonie qui les remplissent d'aise, qui leur mettent aux lèvres un bon sourire, un sourire de père de famille. La beauté, cadavre, nous la connaissons bien et si nous nous y prêtons, c'est qu'elle ne nous donne pas précisément à sourire. Nous n'aimons le feu et l'eau que depuis que nous avons envie de nous y jeter. L'harmonie, ah ! l'harmonie, le nœud de ta cravate, mon cher cadavre, et ta cervelle à l'écart, bien rangée dans le cercueil et les larmes qui sont si douces, n'est-ce pas.

Ce que je ne puis plus imaginer sans avoir les larmes aux yeux, la Vie, elle apparaît encore aujourd'hui dans de petites choses dérisoires auxquelles la tendresse seule sert maintenant de soutien. Le scepticisme, l'ironie, la lâcheté, France, l'esprit français, qu'est-ce ? Un grand souffle d'oubli me traîne loin de tout cela. Peut-être n'ai-je jamais rien lu, rien vu, de ce qui déshonore la Vie ?

PAUL ELUARD.

Le gouvernement et la foule des admirateurs du Maître sont venus ce matin apporter leur hommage

C'est dès 9 heures du matin, et non pas à partir de 11 heures, comme on l'avait primitivement décidé, que les portes de la maison d'Anatole France ont été ouvertes aux visiteurs désireux de saluer une dernière fois la dépouille du grand écrivain disparu.

A peine ouverte, la maison de la villa Saïd ne tarde pas à s'emplir. C'est un défilé ininterrompu d'admirateurs et d'amis du maître.

Le cercueil, placé dans le salon sous le grand dais noir brodé d'argent, disparaît littéralement parmi les fleurs amoncelées. Les dernières étoiles d'argent que l'on pouvait voir tout à l'heure encore briller sur le drap mortuaire s'effacent à leur tour, éteintes sous les œillets doubles, les violettes, les chrysanthèmes, les glaïeuls...

Pas le moindre candélabre, pas la plus petite flamme tremblante de cierge.

Le lustre du salon a été simplement voilé de crêpe et jette une clarté douce sur le monceau de fleurs sans cesse accru.

On franchit le vestibule, on s'incline devant le cercueil, et l'on sort du salon par la petite galerie où, sur une console ancienne, le buste d'Anatole France, par Bourdelle, paraît étrangement vivant.

Dans le vestibule, devant la vitrine emplie de frêles Tanagra, on a disposé sur une table des feuilles volantes qui se couvrent bientôt de signatures. Elles sont trop pour qu'on les puisse mentionner toutes.

Au hasard, voici les noms : Mme Ludovic Halévy, MM. Elie et Daniel Halévy, M. et Mme Jean Hennessy, Aristide Briand, Séverin, René Boylesve ; Piérard, député à la Chambre belge, etc., etc.

A l'issue du Conseil des ministres, M. Herriot, accompagné de M. Dumesnil, ministre de la marine, et de M. Israël, secrétaire général à la présidence du Conseil, est venu en auto.

Peu après arrivaient à pied MM. Chautemps, ministre de l'intérieur, et François-Albert, ministre de l'instruction publique.

© Association André Breton AABR

Le deuil fait : la consolation

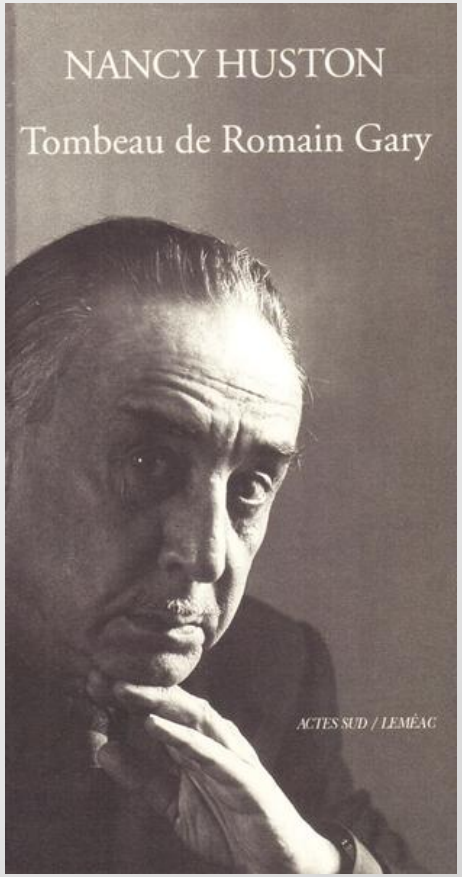
François de Malherbe,
« Consolation à M. Du Périer
sur la mort de sa fille »

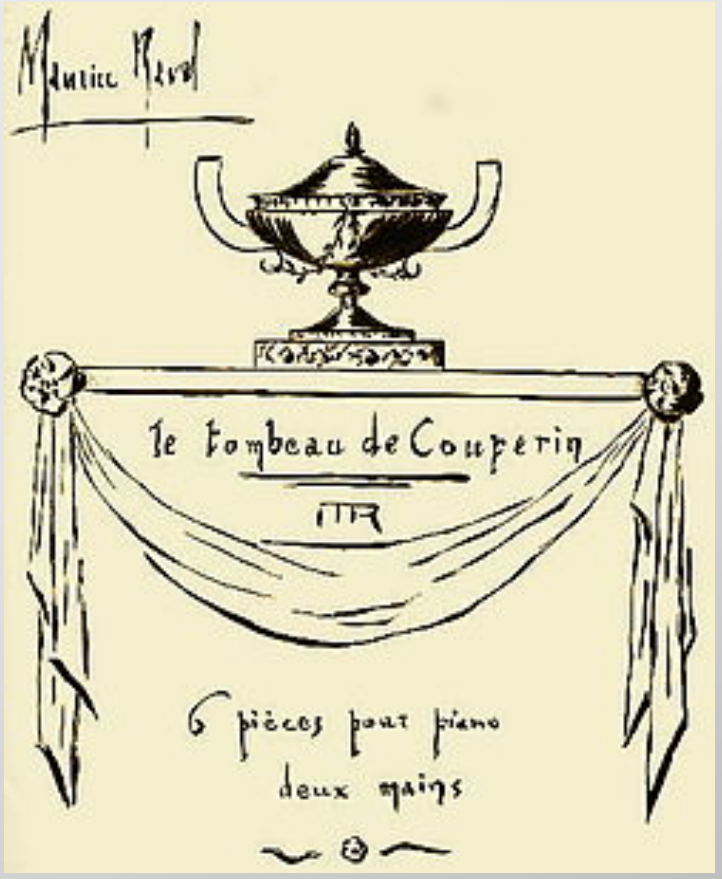
Mais elle était du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin. [⋯]

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier. [⋯]

De murmurer contre elle, et perdre patience,
Il est mal à propos ;
Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science
Qui nous met en repos.

Le Tombeau littéraire et musical (commémoration)





« Joseph!··· nommons-le avec complaisance, pour la quatrième ou cinquième fois : son nom dégage un effluve mystérieux et, en le connaissant, il semble que nous acquérons le pouvoir de ressusciter l'enfant presque oublié, autrefois débordant de vivacité loquace. »

« Quand nous nous aventurons dans le passé en narrateur, nous goûtons à la mort et à la connaissance de la mort. »

Thomas Mann, *Joseph et ses frères*

Et soudain quelque chose s'effondre. L'enfance peut-être se termine et s'ouvre le temps de l'incertitude où l'on découvre la vie avec effroi.

Il n'y a pas eu de récit, personne ne m'a jamais raconté son histoire […]. Ce n'était pas une histoire, cela ne faisait pas récit, c'était juste un malheur pour tous ceux qui l'avaient connu.

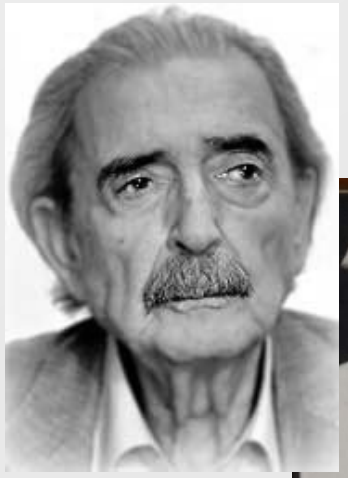
Je n'ai eu que des bribes, des éléments épars, mal coordonnés.

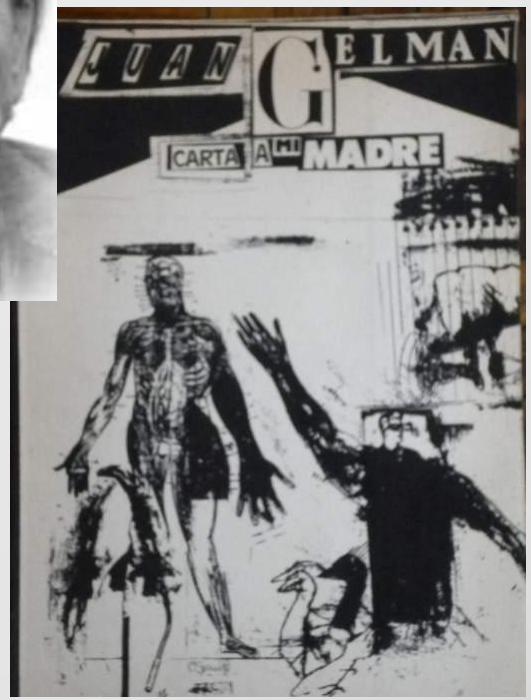
Rien dans cette vie, dans le fond, qui vaille la peine d'être magnifié.

Joseph reste attaché à cette période. Au bonheur de vivre qui se dégage de ce passé. Il aura connu les promesses d'une humanité chantant le progrès, le vivant au quotidien, passant des privations d'enfance et de guerre à la consommation. 1958, c'est la dernière année, avant. Avant que la crise commence discrètement son travail de sape dans les terrils, avant que peu à peu les crimes de la décolonisation finissent par se répandre. Avant que ne commence la fédéralisation d'un pays et que n'apparaissent les premiers signes d'une fraternité qui n'a pas pris. La Belgique est une histoire de fraternité ratée, qui n'a pas réussi à s'inventer.

S’inventer une famille. […] Je sais que j’écris sur ce Joseph aussi parce que je suis cette fille unique un peu particulière. Ce frère qui manque, qui a été ôté à la fratrie, c’est aussi celui qui me manque […] Je ne suis la sœur de personne et une fille d’invention.

Rien ne passe. L’irrémédiable est notre lot commun.





MARC DUGARDIN

LETTRE EN ABYME

Préface de

JACQUES ANCET

ROUGERIE

Il fallait expulser la Gorgone

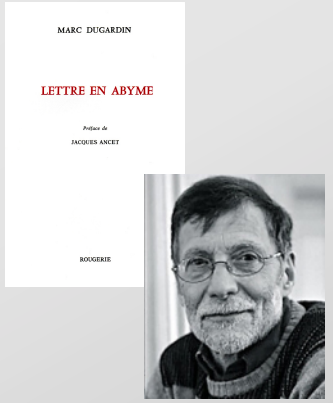
J'ai dû être très heureux à l'intérieur de toi

Dans la marge, avec mon crayon
Fermement, j'ai inscrit *NON*
Et je l'ai souligné
(mais je parlais pour moi)

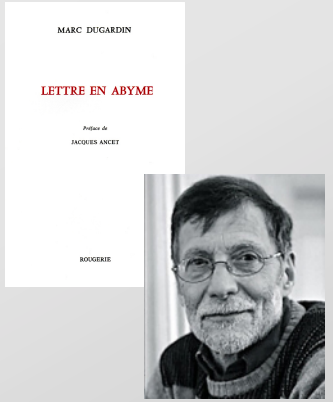
Je vous écris
Vous étiez sa mère
Vous n'étiez pas la mienne

Vous me faites don
de cette différence

de cette faille
où les mots sont appelés



Maman ! Ce mot interdit couve sous la cendre



Rassure-toi, petite mère :
ceci n’est pas
un procès à charge

Ceci n’est pas un procès

Je t’écris
pour te délivrer une seconde fois

Qu’elle crève !
(ça m’a
échappé

terrifié)

n’empêche : c’est terrible d’écrire ça

Déterrer la femme aimante
enfouie
sous des tas de haine
muette

Parce que j’aime en toi celle
que ta vie n’a pas pu mettre au monde

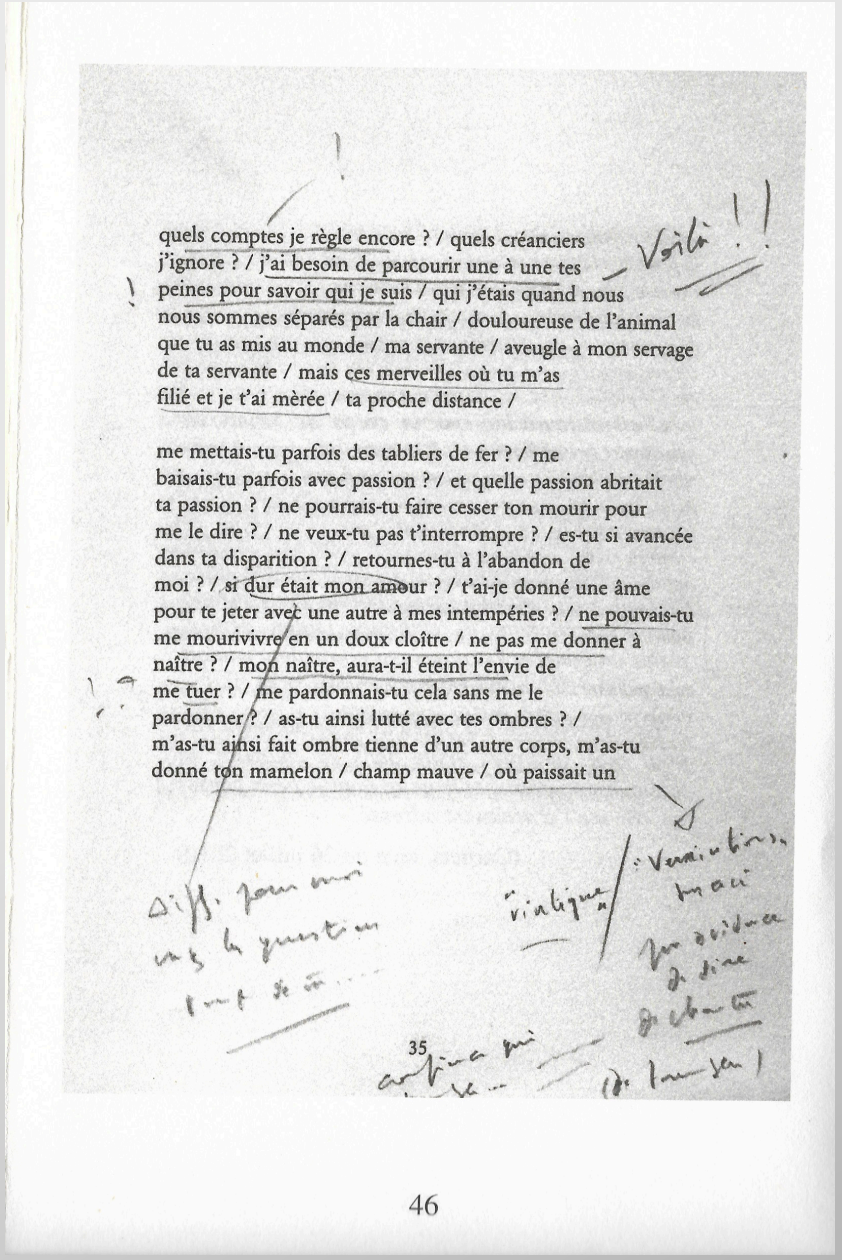
Je t’écris pour te prêter
ce que j’invente pour toi

Je te crache
J’efface tes refus avec ma salive

Je te cherche
au revers de la haine

Je te cherche
je te trouverai
Plus vive
Que toutes les mises à mort

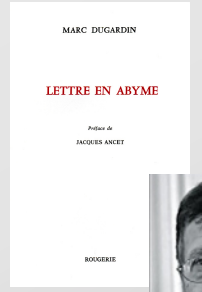
pour dévider un peu de tendresse
sur l’écheveau de ta propre histoire

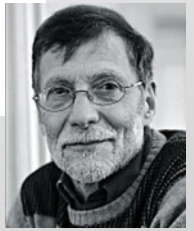


quels comptes je règle encore ? / quels créanciers
j’ignore ? / j’ai besoin de parcourir une à une tes
peines pour savoir qui je suis / qui j’étais quand nous
nous sommes séparés par la chair / douloureuse de l’animal
que tu as mis au monde / ma servante / aveugle à mon servage
de ta servante / mais ces merveilles où tu m’as
filié et je t’ai mérée / ta proche distance /

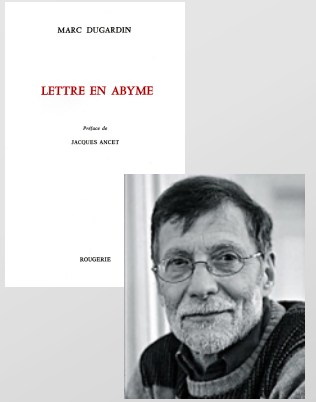
me mettais-tu parfois des tabliers de fer ? / me
baisais-tu parfois avec passion ? / et quelle passion abritait
ta passion ? / ne pourrais-tu faire cesser ton mourir pour
me le dire ? / ne veux-tu pas t’interrompre ? / es-tu si avancée
dans ta disparition ? / retournes-tu à l’abandon de
moi ? / si dur était mon amour ? / t’ai-je donné une âme
pour te jeter avec une autre à mes intempéries ? / ne pouvais-tu
me mourivivre en un doux cloître / ne pas me donner à
naître ? / mon naître, aura-t-il éteint l’envie de
me tuer ? / me pardonnais-tu cela sans me le
pardonner ? / as-tu ainsi lutté avec tes ombres ? /
m’as-tu ainsi fait ombre tienne d’un autre corps, m’as-tu
donné ton mamelon / champ mauve / où paissait un

46





« *Pour moi, c'est aux mères que j'ai eu profondément besoin de parler* »
(D. Winnicott)



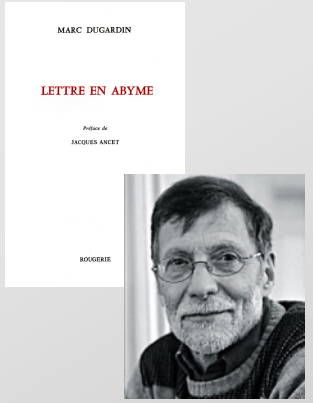
Oui, vous toutes
C'est comme cela que nous vous écrivons
Pour ce que vous avez porté à votre insu
Pour ce qui se tient dans l'imprononçable

Je vous écris pour entendre
se répéter encore et encore
ces vers de Juan Gelman :

(…) et pour te
rendre ?/ à une douceur
possible en ce monde ?

douceur
possible
en ce monde

?



D’abyme en abyme
qui
à qui
cette lettre
je ne sais plus

Là où vivre
Pourtant a commencé

Et aimer

YUN SUN LIMET

JOSEPH

récit

LITTÉRATURE
ÉDITIONS DE LA DIFFÉRENCE

MARC DUGARDIN

LETTRE EN ABYME

Préface de

JACQUES ANCET

ROUGERIE

Dépasser la mort : l'agir de la littérature

MYRIAM WATTHEE-DELMOTTE

DIRECTRICE DE RECHERCHES DU FNRS – PROFESSEUR À L'UCL

COLLÈGE BELGIQUE, NAMUR, 28.11.2017